

Directeur :

PAUL-BONCOUR

Secrétaire général :

JEAN-LORRIS

Secrétaires de la rédaction :

Partie économique et sociale

F. CORCOS

Partie littéraire et artistique

M. CASTAINO

Éditeur-fondateur :

Aristide QUILLET

FLOREAL

L'HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ DU MONDE DU TRAVAIL

FLOREAL, 5 février 1921

LE SOCIALISME DE H.-G. WELLS

H.-G. Wells est en ce moment en vedette. Les journaux français, après les anglais, sont pleins des commentaires de son récent voyage en Russie, dont le récit vient de paraître outre-Manche. C'est donc le moment d'étudier les idées sociales du célèbre écrivain, dont chacun sait qu'il se réclame du socialisme. Un livre récent de M. Edouard Guyot (1) est, à cet égard, un bon guide.

Socialiste, Wells l'est en effet; mais c'est un socialiste d'une espèce particulière, comme nous n'avons guère accoutumé d'en rencontrer en France. C'est très exactement un socialiste aristocrate: deux mots qui, pour un certain nombre de nos concitoyens, jurent d'être accouplés. Raison de plus pour considérer d'un peu près ce cas intéressant, ce qui entraînera peut-être à des élargissements utiles de points de vue.

**

Quelques mots d'abord sur sa biographie, ou plutôt sur sa formation intellectuelle, car elle est nécessaire à la compréhension de ses idées. Wells est le fils d'un boutiquier, d'un marchand de porcelaine. Sa famille était aisée, mais son père fit de mauvaises affaires qui l'accablèrent à la faillite, si bien que le jeune Wells dut de bonne heure entrer en apprentissage dans un grand magasin de draperie, tandis que sa mère acceptait une place d'intendante dans une famille noble. Ces années d'apprentissage ont inspiré à Wells dans plusieurs de ses romans, en particulier dans *Kipps* et *l'Histoire de M. Polly*, des critiques acerbes contre les écoles libres anglaises et l'apprentissage tel qu'il était alors pratiqué.

Il est ensuite admis à la « Midhurst Grammar School » comme élève d'abord, puis en 1883, comme répétiteur. Il y montre en particulier du goût pour le latin et les sciences. Cette initiative scientifique se continue au « Royal College of Science », de Londres, où il passe trois années, suivant notamment les cours de Huxley. C'est vraisemblablement à cette éducation scientifique qu'il faut attribuer l'influence sur le futur romancier de l'idée d'évolution, si en faveur au pays de Darwin et d'Herbert Spencer; Wells va en poursuivre l'application dans tous les domaines de la vie sociale, économique, politique, et la prolongera du passé à l'avenir. On n'a coutume de ne voir en Wells qu'un amuseur scientifique à la façon de Jules Verne. En réalité, sa science est plus profonde, si les applications qu'il en fait ne sont pas toujours très heureuses. C'est sa culture scientifique qui pousse le sociologue à cette conception aristocratique sur laquelle on va insister tout à l'heure. Elle inspire aussi à l'observateur une critique impitoyable de la société britannique.

La même formation scientifique explique ce qu'on a appelé les prophéties de Wells, où il y a des vérités et des erreurs. Comme justes « anticipations », on peut signaler, dès 1901, dans l'ouvrage qui porte ce nom, une description fort exacte de la guerre de tranchées, à laquelle les spécialistes militaires se refusaient à croire, malgré les exemples alors récents de la guerre du Transvaal et de celle de Mandchourie. Il faut aussi signaler, en 1898, la curieuse description de « cuirassés de terre » qui se sont trouvés réalisés sous le nom de tanks, et la *Guerre des Mondes* nous montre les Martiens détruisant l'humanité terrienne au moyen de fumées toxiques où l'on peut voir une première idée des gaz asphyxiants. Mais le malicieux

Pierre Mille prend le prophète Wells en flagrant délit d'insuffisance d'imagination quand il ne voit les pauvres hommes fuyant la terrible fumée... qu'à bicyclette! Ils ignorent l'automobile! Autre exemple, dans l'ouvrage intitulé: *Quand le dormeur s'éveillera*. En l'an 2220, selon notre prophète, Londres aura 33 millions d'habitants, et il n'y aura plus personne dans les campagnes (ne criions pas au paradoxe: qui vivra verra); mais les avions dont se servent les habitants seront encore tout pareils à ceux de Wilbur Wright! Non, il n'est pas facile d'être en tout bon prophète! Pierre Mille explique les erreurs de Wells par le fait que, malgré son amour pour notre langue, il ne se tenait pas au courant de la science française, où il eût pu trouver de plus justes suggestions. Souhaitons donc que les travaux de nos savants soient mieux connus.

**

Mais arrivons aux vues sociales de Wells. Elles sont toutes dominées, ainsi qu'il vient d'être dit, par l'idée d'évolution. De ses études scientifiques, et particulièrement naturalistes, Wells a retenu l'importance primordiale de la notion d'espèce. Sans doute, comme presque tous les Anglais, il est individualiste; mais à côté de la réalité de l'individu, il voit la réalité de l'espèce, et le grand devoir individuel est pour lui de se soumettre à l'espèce. « Nos individualités, nos nations, nos Etats et nos races ne sont que comme des bulles et des bouquets d'écume portés par le vaste flot du sang de la race » (*Du commencement à la fin*); nous devons donc mettre au service de l'espèce toutes nos énergies individuelles. « La vie bonne, c'est celle qui recueille, trie, prépare la plus riche moisson d'expériences et la rend profitable pour l'espèce, celle qui contribue le plus efficacement à la croissance collective » (*Ibid.*).

Cette préoccupation naturaliste est si forte qu'elle entraîne Wells à chercher sous les différenciations sociales de véritables caractères physiologiques. Ce que nous appelons des *classes* sont en réalité des *espèces*. « Il y a un incurable malentendu entre employeurs et employés. Disraëli les a dénommés les Deux Nations. Mais il y a de cela longtemps. Maintenant, c'est une affaire de *deux espèces*. La machine en a fait deux espèces différentes » (*L'âme d'un évêque*). Où cette conception conduit Wells, on le voit dans ses effrayantes utopies. Si cette inhumaine division du travail continue, on verra dans l'avenir, suivant la *Machine à explorer le Temps*, deux classes d'hommes qui n'auront plus rien de commun. D'une part des travailleurs manuels absolument abêtis, vivant sous la terre, les *Morlocks*; d'autre part, des êtres voluptueux et efféminés, les *Elois*, déshabitués du travail et inutiles, les uns et les autres déshumanisés. Même vision dans *Quand le Dormeur s'éveillera* ou *Les premiers hommes dans la Lune*.

Une autre conséquence de cette excessive division du travail est également inspirée par la doctrine de l'évolution: les aristocrates oisifs ne tardent pas à tomber en décadence; ils ne sont même plus capables de se défendre et sont massacrés périodiquement par les *Morlocks*, qui d'ailleurs ne songent même plus à secouer leur joug. Une morale analogue se dégage de *l'Aliment des Dieux*: c'est la nécessité de l'effort, de la lutte, l'idée darwinienne de la sélection. « Il faut, dit dans son résumé M. Edouard Guyot, il faut que la bataille soit livrée jusqu'au bout, car petits et grands ne peuvent s'entendre. Bataille qui se prolongera

(1) H.-G. WELLS, par Edouard GUYOT, Payot.

pendant des générations et des générations, bataille qui n'est autre que la vie, « les petits essayant d'entraver les grands, les grands pesant sur les petits ». La terre n'est pas un lieu de repos... »

D'après de tels principes, on devine quelles peuvent être les bases du socialisme de Wells, et l'on aperçoit peut-être comment ce socialisme sera aristocratique.

Pour Wells, le socialisme est d'inspiration scientifique. Science et socialisme ont les mêmes exigences intellectuelles et morales. Le socialisme devra se modeler sur les méthodes scientifiques. « Le savant concourt à la réalisation d'un plan de recherche collective, le socialiste à celle d'un plan d'action collective. Chacun, dans son domaine, s'est assigné un même but : faire succéder l'ordre au désordre ». Au point de vue moral, science et socialisme exigent les mêmes vertus : « Ces deux grands processus de la pensée humaine exigent des hommes qu'ils soient moins égoïstes et moins isolés » (*Des mondes neufs contre des vieux*). C'est pour éviter les formidables gaspillages de l'individualisme moderne que Wells aboutit à l'idée de propriété collective.

Mais il faut éviter ici une équivoque. Quand on parle de socialisme scientifique, on songe tout de suite au marxisme. Ce n'est pas en ce sens que l'entend Wells. Certes Wells rend justice à la science de l'auteur du *Capital*; mais son grand défaut, dit-il (et il se rencontre ici avec Walther Rathenau) est de négliger le facteur humain, « de juger que *nécessairement* l'évolution économique doit assurer le triomphe du prolétariat alors qu'elle peut tout aussi bien conduire à celui d'une aristocratie ploutocratique... Le marxisme est fatalisme, le socialisme est action incessante; « aucune force aveugle ne travaille pour lui; il a son origine dans un conflit de bonnes volontés; il est la Bonne Volonté toujours en lutte » (*Des mondes neufs...*). Wells n'est pas davantage un réformiste trop timide; il s'est détaché des Fabiens groupés autour de Sidney Webb, auxquels il reproche, dit M. Guyot, « une infinité de tours de passe-passe »; mais la préoccupation du point de vue psychologique est dominante chez lui. Il répugne essentiellement au matérialisme économique.

D'autre part, la façon dont il comprend la structure sociale laisse entrevoir quelles seront ses conclusions. Le jeu actuel du machinisme et de la division du travail, selon Wells, risque d'amener la formation de deux classes d'hommes irréductiblement hostiles et d'une fausse aristocratie ploutocratique et despotique. Le seul remède consiste à favoriser la création d'une véritable aristocratie, d'une élite digne de ce nom, qui ne reposera plus sur l'hérédité ou la fortune, mais sur le savoir: L'univers appelle à grands cris une renaissance de l'esprit qui dirige et contrôle » (*La Recherche magnifique*).

Cette aristocratie, Wells la concevait d'abord comme purement fonctionnelle ou technique. Un peu à la façon d'Auguste Comte et de Renan, mais en se plaçant davantage dans les conditions d'une ère industrielle, il voyait le pouvoir politique « entre les mains d'une nouvelle classe d'hommes intelligents et scientifiquement éduqués ». Telle est l'idée d'*Anticipations* et d'une *Utopie moderne*. Mais en réfléchissant davantage, Wells s'est aperçu que ces techniciens ne constitueraient pas encore la véritable aristocratie. Spécialisés chacun dans sa partie, ils perdraient de vue l'ensemble, et l'homme vraiment digne de ce nom doit voir plus loin que sa spécialité. « Un être humain qui est un philosophe d'abord, un éducateur d'abord, ou un homme d'Etat d'abord est inévitablement, de ce seul fait, quand bien même des dons quasi-divins lui permettraient d'entretenir cette illusion, un charlatan ». La vie aristocratique est celle où dominant la pensée critique et la discipline de la volonté.

Pour constituer cette aristocratie, il n'est qu'un moyen, l'éducation. On ne sera donc pas surpris de

voir ce socialiste n'attendre le triomphe de sa doctrine que du progrès de la culture intellectuelle et morale. « Le mouvement socialiste, résume encore M. Guyot, ne peut concorder avec un simple mouvement ouvrier, pas plus qu'il ne peut trouver son terme dans la substitution de la gestion collective à la gestion individuelle de certains biens: il est et restera toujours un mouvement *éducatif* ». « Du point de vue du socialiste, il n'est pas d'agents plus importants en ce monde que ceux qui ont fonction d'enseigner... Logiquement l'éducateur est le maître de la situation » (*Des mondes neufs...*). Par éducateur, Wells entend d'ailleurs aussi bien la bonne mère de famille qui élève ses enfants que le professeur d'Université. Et le véritable aristocrate, moralement, sera celui qui saura le mieux faire prédominer l'« esprit de service » et de dévouement sur l'« esprit de gain » et de lucre.

Il y aurait bien des choses encore à dire sur cette doctrine, soit quant à l'exposé, soit quant à la critique. On pense en avoir tout au moins mis en lumière l'idée maîtresse. Cet aristocratisme peut choquer au premier abord des Français épris d'égalité, et Wells ne paraît pas toujours se faire une idée juste de la démocratie politique. Mais cet effort vers la culture et la vie morale, chacun peut le poursuivre dans la mesure de ses forces. Et il est juste que ceux qui l'accomplissent le plus intégralement servent de guides à l'humanité.

GEORGES GUY-GRAND.



LE COIN
DES POÈTES

LES COLOMBES

(Imité de CORRÈA)

*Elle s'en va, la première colombe, dès le réveil...
Une autre s'en va, une autre encore. Enfin des dizaines
De colombes quittent leurs colombiers dès que l'aube,
Rose et fraîche, jette un premier rayon.*

*Et le soir, quand le rude vent du nord
Souffle, les colombes sereines,
Au gîte reviennent,
Par bandes joyeuses,*

Agitant leurs ailes,
Secouant leurs plumes...
...Ainsi, de nos cœurs où ils éclosent,
Un par un, nos rêves

*S'envolent à tire-d'aile,
Comme fuient les colombes de leurs colombiers...
Dans l'azur de l'adolescence, déployant leur vol,*

*Ils fuient... Mais les colombes reviennent aux colombiers ;
Et nos rêves, qui ont déserté nos cœurs.
N'y reviennent plus...*

EMILE GAUQUIE.



PAYSAGE

...L'air est vif. Comme une rose rose,
Le ciel fleurit, et le contour de chaque chose
Est plus net d'être vu sur un ciel aussi pur.
Les érables du mail tendant en gestes durs
Leurs branches, au soleil, qui brûle, tiède et pâle,
Telle sur une gorge une laiteuse opale.
Sur le fleuve descend, en un glissement lent,
La file monotone et plate des chalands.
Le paysage est une eau-forte rehaussée
De l'or du ciel, du vert lustré de l'eau glacée.

NOEL RUET.